

LES PINK FLOYDS: L'ÉVÉNEMENT

Sur un gigantesque écran dressé au fond de la scène, un électrocardiogramme géant indique les pulsations d'un cœur qui bat au rythme d'une musique irréaliste. Et dans la poitrine des 10.000, des 12.000 personnes peut-être, qui ont (tant bien que mal) trouvé une petite place dans le théâtre de plein air du parc des expositions, autant de cœurs cognent un peu plus fort. Au terme d'un voyage intersidéral de près de trois heures, l'hallucinante machine qu'est le Pink Floyd aura abasourdi, stupéfié. Trois heures de délire psychédélique, de rêve fabuleux. Un spectacle grandiose.

Plus tard, on dira « j'y étais ». Car la venue de Pink Floyd à Colmar samedi dernier, était un événement à ne pas manquer...

Un casque d'écoute sur la tête (il ne le quittera d'ailleurs à aucun moment du concert), Rick Wright, que l'on distingue à peine derrière ses claviers, tient davantage de l'ingénieur du son que du musicien. La vague irrésolue des échos sonores assaille l'auditeur de toutes parts, viole sa personnalité. Car depuis 1971, le Flamant rose utilise la quadriphonie sur scène. Mais d'émotion, point « de la surprise » tout au plus. Cette tendresse que l'on ressent quelquefois en écoutant leurs disques, les musiciens ne cherchent pas à la recréer

dans leur « stupéfiant » spectacle. Au contraire, leur monde est pessimiste, fait de destruction, de feu dévastateur, de fumées, de lueurs aveuglantes.

Et à cet égard-là, l'intervention de deux choristes noires aux voix envoûtantes, ou bien d'un saxophoniste est presque rassurante, car elle humanise le monde irréel né de la technicité du Pink Floyd.

Une formidable ovation, des milliers de bras tendus vers le ciel ont salué leur passage à Colmar. Et cette effrayante marée humaine s'est dispersée dans le calme sans le moindre incident. Seuls sont restés sur place, endormis dans leurs sacs de couchage ceux qui avaient choisi de prolonger le rêve...



La piste aux étoiles

Et soudain, le spectacle fut dans les hauteurs. Quelques minutes seulement. Le temps pour le public de satisfaire sa curiosité. Le temps aussi pour ceux qui se trouvaient en dessous de nourrir quelque inquiétude. A 20 mètres du sol en effet, une dizaine d'individus en mal de bonnes places, jouaient les acrobates sur les piliers de la charpente métallique soutenant le toit. De cet instant, ce fut là haut un va-et-vient incessant, chacun s'efforçant de trouver l'endroit idéal pour la meilleure plongée, le meilleur cadrage. Aucun spectateur du parterre n'eut heureusement à remplir les fonctions de dojo. Les équilibristes avaient de l'entraînement...

Au delà de toutes les espérances

Les policiers du service d'ordre n'y croient pas encore vraiment. Ils n'ont pourtant pas rêvé. Mis à part la bousculade — sans conséquence — de l'entrée, rien. Aucun incident, aucun accident. Le théâtre s'est vidé en quelques minutes. Plus aisément qu'une sortie de cinéma. Peu de problèmes éga-

lement pour sortir du parking. Il y eut bien quelques concerts de klaxons, pour saluer un départ ou manifester une dernière fois sa présence, mais sans plus. Certains

Textes : Pierre Florence et Claude Keiflin

Photo : Edouard Wickert

ont même été déçus de cette trop grande discipline. A tel point qu'un agent mélomane devait dire : « Des concerts comme celui-ci, ils peuvent en organiser tous les soirs ».

La zone industrielle : Une salle de bain

On était dimanche. Dommage. Les ouvriers travaillant dans la zone industrielle auraient sans doute apprécié le spectacle qui s'y déroulait ce matin là. Quantité de nomades chassés des pelouses du parc d'exposition avaient élu domicile entre deux usines, enroulés dans un sac de couchage (les plus

riches) ou une couverture (les autres). Et pour être souvent sur les routes ou les chemins, on n'en connaît et apprécie pas, moins les vertus de l'hygiène.

Tout au long de la matinée on vit sortir, on ne sait d'où, peignes, savons, limes à ongles.

Dame, pour avoir une chance d'attirer les sympathies de l'automobiliste qui vous ramènera au pays, il faut savoir être présentable.

Le désespoir

20 h 30. Il s'asseyait dans l'herbe, se relevait, regardait sa montre, faisait dix pas le long des grilles, encore un coup d'œil à la montre, revenait s'asseoir en se retenant de regarder une fois de plus les minutes s'écouler inexorablement. Il était nerveux, anxieux, au bord des larmes et du désespoir.

— T'as des ennuis ?

— Oui, et comment. J'attends un ami. Il devait m'apporter mon billet.

— T'en fais pas, il viendra.

Une demi-heure plus tard, c'était sans doute la fin d'une longue amitié...